

## **Les plantes messicoles à contrechamp**

Par Nicolas GEORGES <sup>1</sup> et Jean-Louis GROUET <sup>2</sup>

<sup>1</sup> 3, rue de Gravielle

09100 SAINT-AMADOU

<sup>2</sup> 8, bassin du canal

82200 MOISSAC



Un avant-goût de l'avenir des plantes messicoles ? (cliché N. Georges)

En 2005, le Conservatoire botanique national des Pyrénées et de Midi-Pyrénées mobilisait le réseau botanique régional dans un large partenariat en faveur d'un plan régional d'action pour la conservation des plantes messicoles et plantes remarquables des cultures, vignes et vergers en Midi-Pyrénées. Cette initiative a été étendue par la suite à l'échelle nationale par la rédaction d'un plan national d'actions en faveur des plantes messicoles (CAMBECEDES *et al.*, 2012), successeur de celui rédigé par ABOUCCAYA *et al.* en 2000, mais jamais engagé.

D'emblée, nous avons pris part au projet régional afin d'améliorer les maigres connaissances que nous avons de la flore messicole dans le département de Tarn-et-Garonne, en vue d'objectiver les impressions de déclin relatées dès 1998 par Coubès et Soubrier dans leur *Adieu aux messicoles*.

Comme bien d'autres botanistes, nous sommes donc entrés dans ce projet par curiosité et sens du devoir, avec des objectifs scientifique et écologique, de connaissance et de conservation d'une flore rare et menacée. Mais au final, était-ce bien les seules motivations de notre engagement ?

Que d'heures passées, que de parcelles parcourues, que de découvertes, que d'impressions et que de questions... En 2011, lorsque le plan régional fut rédigé, nous faisons tous deux le constat que nous sortions de ce projet avec un sentiment d'insatisfaction. Bien que radicalement différents dans nos cultures, nos motivations et nos approches, l'un étant scientifique et l'autre littéraire, nous nous rejoignons sur nos ressentis et nos interrogations. Si nous avons largement amélioré notre connaissance des plantes messicoles, nous avons surtout découvert les raisons inconscientes de notre attirance pour elles. Ainsi, il n'était plus question de botanique et d'écologie, mais de quelque chose de plus profond...

Ayant pris conscience de ce que les plantes messicoles peuvent représenter, de ce dont elles sont les témoins et de la charge symbolique des traitements, bons ou mauvais, que l'homme leur réserve, nous n'avons pu que déplorer l'absence d'une réflexion qui aurait mieux valorisé les aspects éthiques dans le nouveau plan national d'actions en faveur des plantes messicoles 2012-2017 (CAMBECEDES *et al.*, 2012.) ; ses contributeurs faisant clairement le choix de ne mettre en exergue que les rôles utilitaires des plantes messicoles dans l'agro-écosystème.

Par ce texte, nous souhaitons donc simplement exposer nos sentiments et réflexions, que certains trouveront peut-être incongrus ou iconoclastes, mais aussi contribuer au plaidoyer pour les plantes messicoles et à une vue critique de notre action en leur faveur.

### **Les plantes messicoles, avant tout une émotion**

---

Après le temps du plaisir de la découverte, il fallut s'interroger sur ce sentiment curieux qui nous conduisait à porter sur ces plantes un regard qui ne ressemblait en

rien à celui que nous accordions aux autres. Pouvions-nous identifier des réponses expliquant notre fascination ?

Bien sûr, nous éprouvions une émotion face à la beauté de leurs fleurs, à l'originalité de leurs fruits et aux paysages colorés qu'elles peuvent encore peindre en certains endroits de France. Mais là n'était pas l'essentiel.

Fascinantes par leur esthétique, elles le sont plus encore par leur histoire, leurs origines et les notions qu'elles nous amènent à considérer. Natives du Proche-Orient, de Méditerranée ou d'ailleurs, elles vivaient fort probablement sur ou à proximité des premières terres cultivées, sur lesquelles elles se sont maintenues ou qu'elles ont colonisé postérieurement. Elles se sont adaptées peu à peu à cet étrange milieu cultivé que créait l'homme, au point d'en dépendre quasi totalement et de ne plus pouvoir vivre comme leurs ancêtres. Elles suivirent donc l'homme au gré de ses migrations, s'adaptant à des terres moins chaudes et des ciels moins bleus.

Il y a là quelque chose de vertigineux sur le plan intellectuel. Voilà des plantes sauvages qui ont su rester sauvages, tout en s'adaptant aux contraintes imposées par l'agriculture, qui, pour nous, est le fondement même de notre civilisation. Leur présence parmi les céréales, plantes utiles devenues sacrées car source de nourriture et de richesse, incarnait quelque chose de menaçant et de dérangeant.

Et jusqu'à ce jour, elles persistent à se maintenir et à réapparaître dans l'espace cultivé, cet espace que l'homme voulait absolument maîtriser. Elles étaient, et restent encore, ces fleurs du désordre, tel le sourire d'une nymphe espiègle, et incarnent un témoignage vivant de l'histoire de l'agriculture, au cœur de nos cultures et de notre culture !

C'est certainement dans ce faisceau de spéculations que se situe l'origine de notre fascination pour elles et de la discussion pouvant s'engager sur certains points de la stratégie adoptée par le plan national d'actions.

### **Les plantes messicoles, le miroir d'une relation à la nature**

---

Nos réflexions et nos recherches nous ont amenés à faire le constat que notre cheminement personnel empruntait à son tour les pistes défrichées, il y a plus de 20 ans, par certains de nos pairs à l'occasion du colloque de 1993 à Gap : Faut-il sauver les mauvaises herbes ? Ainsi, Baron (1993), qui, en affirmant d'emblée que « *les messicoles sont en train de s'éteindre aussi de notre mémoire collective* », développait déjà les fondements de la réflexion que nous tentons de poursuivre ici. Sans se faire leurrer par les toiles impressionnistes et par le coquelicot, cache-misère flamboyant déformant une réalité bien plus sombre que celle présentée par les sempiternelles images d'Epinal louant une agriculture respectueuse de

l'environnement<sup>1</sup>, Baron rappelait le peu de considération dont ces plantes ont fait l'objet au cours des siècles précédents et ce, malgré leur proximité avec l'homme. Cette négligence serait liée, selon lui, à une conception anthropocentriste de la nature. Nous retrouvons avec ces textes certains débuts de réponse à notre questionnement : les messicoles disparaissent consécutivement à cette conception très ancienne du monde, une conception constitutive de notre culture. Pouvons-nous dire, en quelque sorte, que leur disparition est inéluctable ?

Les plantes messicoles constituent en effet un paradoxe absolu... Elles sont fichées au cœur de ce qui compose notre civilisation et sa conception du monde, c'est-à-dire la maîtrise de la nature, mais elles sont les fleurs incontrôlées dans le champ cultivé, système où l'ingéniosité de l'être humain s'est en premier appliquée à maîtriser cette nature. Ces plantes avaient bien de l'audace et de l'humour. Depuis les débuts de l'agriculture, elles accompagnent donc l'homme malgré lui. Ce dernier leur est en effet nécessaire pour la genèse de leurs conditions de milieu et pour leur dispersion, mais il a toujours rendu service contre son gré, cette flore opportuniste profitant des limites techniques ou de la négligence humaine. En cela, leur persistance millénaire dans les cultures n'est que la conséquence de l'impuissance des agriculteurs et des agronomes, et non celle de leur romantisme.

Depuis un peu plus d'un demi-siècle, l'homme dispose enfin des moyens méthodologiques, techniques et chimiques pour rompre les équilibres qui laissaient toujours l'avantage aux plantes adventices et messicoles. Il peut enfin les détruire ou les maintenir selon sa volonté. Et nous savons tous ce qu'il est advenu. Le réflexe commun est de détruire ce qui est considéré comme nuisible, ou tout au moins non utile, puisqu'on en a le pouvoir ! Le reste est exploité, voire surexploité ! Alors pour espérer sauver cette expression de la vie sauvage, il faut démontrer que les plantes messicoles possèdent une fonction et une valeur utilitaire dans l'agro-écosystème.

Ainsi, ces plantes sont une magnifique représentation de la relation de l'homme à la nature, tant par l'action humaine visant leur destruction ou celle visant à présent leur conservation.

### **De l'utilité des plantes messicoles... Leur salut ou un piège ?**

Non sans provocation et lucidité, nous pouvons bien nous interroger sur la gravité réelle de la disparition des plantes messicoles des champs et des conséquences induites ; et par effet miroir, nous interroger sur la pertinence de s'acharner à les préserver... Depuis 60 ans, elles se raréfient drastiquement et disparaissent, mais au bout du compte, la société et l'environnement ne paraissent pas en être affectés plus que cela.

---

<sup>1</sup> Chauvel & Gasquez (1993) pointant déjà l'usurpation symbolique qu'un marketing déculturé impose systématiquement au coquelicot.

Pourtant les plantes messicoles ont bien des fonctions, au point que leur utilité est devenue la figure de proue, et peut-être le seul espoir, de l'argumentation en faveur de leur préservation. On peut donc en rappeler ses multiples facettes (ABOUCCAYA *et al.*, 2000 ; LEMONNIER, 2009 ; SAATKAMP, 2009 ; CAMBECEDES *et al.*, 2012). Sur le plan agronomique, les messicoles, comme bien d'autres adventices, sont les hôtes d'un certain nombre d'insectes auxiliaires, prédateurs d'insectes nuisibles ; elles offrent pollen et nectar aux abeilles et à de nombreux autres pollinisateurs ; en automne, elles constituent un bon fourrage d'appoint dans les chaumes pour le pastoralisme et la Saponaire des vaches était naguère cultivée pour favoriser la lactation des vaches. Au-delà de l'aspect agronomique, les messicoles peuvent également servir à l'alimentation de l'homme (bunium noix-de-terre, rosettes diverses), à sa pharmacopée (bleuet, coquelicot, chardon béni) et ont pu être valorisées à diverses autres fins utilitaires, tinctoriales ou encore ornementales. Enfin, sur le plan écologique, les semences de messicoles, et surtout les arthropodes exploitant les messicoles, constituent une ressource intéressante pour de nombreux oiseaux granivores ou polyphages de l'agro-écosystème.

Tenter de justifier objectivement les intérêts agronomiques, écologiques, ou autres, de préserver les plantes messicoles est louable mais n'est-ce pas finalement dérisoire par rapport à notre société et à l'agriculture actuelle ? En effet, pourquoi, vouloir « vendre » à tout prix les bénéfices des plantes messicoles aux agriculteurs ? L'agriculture intensive à grands renforts d'intrants ne parvient-elle pas à produire ce dont nous avons besoin ? « Les produits du progrès » se chargeant de pallier les déséquilibres, quel qu'en soit le prix écologique à long terme. Et au final, tout ne va-t-il pas très bien même en l'absence de ces plantes ?

En outre, les fonctions utiles des messicoles pour l'agriculture s'entendent plus globalement parmi celles offertes par une composition paysagère et une flore diversifiées dans l'agro-écosystème. Que peuvent véritablement les seules espèces messicoles, et adventices, sur une exploitation à 100% tournée sur des productions conduites intensivement, où les prairies permanentes, les arbres, les haies, les fossés et autres zones (semi-)naturelles interstitielles ont disparu. Pardon, sûrement est-il plus pertinent de dire : où les infrastructures agro-écologiques<sup>2</sup> sont absentes ? Et quelle est alors leur véritable contribution relative dans les agro-écosystèmes les plus équilibrés ?

---

<sup>2</sup> Ces « infrastructures agro-écologiques (IAE) correspondent à des habitats semi-naturels qui ne reçoivent ni fertilisants chimiques, ni pesticides et qui sont gérés de manière extensive. Il s'agit de certaines prairies permanentes, d'estives, de landes, de haies, d'arbres isolés, de lisières de bois, de bandes enherbées le long des cours d'eau ou de bordures de champs ainsi que des jachères, des terrasses et murets, de mares et de fossés et d'autres particularités... » (source : CGDD/DUBOIS, 2012). Cette terminologie technique et froide est à pleurer de désespoir, tant elle efface la nature des choses au profit de leur rôle. Ainsi, en un acronyme de trois lettres, IAE, on synthétise tout le vocabulaire décrivant les composants paysagers, qui confèrent aux campagnes leur caractère identitaire et bucolique. Mais ça fait sérieux, ça fait moderne, ça fait ingénieur, ça fait fonctionnel ! Pour les messicoles, il semble donc qu'il faille prendre la même route !

L'argumentation utilitaire développée est donc certainement fondée, mais elle nous paraît surévaluée, au moins dans sa présentation, et elle s'avère ambiguë, car elle amène plus à conclure sur la nécessité de maintenir et de développer les logiques de certains types d'agriculture (polyculture-élevage, agriculture biologique) que les plantes messicoles elles-mêmes. Ces dernières n'étant finalement que des contributeurs et des bénéficiaires parmi d'autres.

Enfin, comment être certain que valoriser les fonctions et utilités des plantes messicoles peut constituer un gage sérieux pour leur préservation à long terme ? Ainsi, dans le Larousse agricole, le monde paysan au XXI<sup>e</sup> siècle (MAZOYER, 2002), les termes d'adventices et de messicoles sont bien définis, mais il est intéressant de constater que seul le Bleuet figure dans cet ouvrage. Le comble étant que son caractère messicole, pour le moins identitaire, n'est même pas évoqué. Seule sa culture pour son usage en phytothérapie et en décoration est précisée. Voilà un exemple simple et tangible que la persistance de la fonction d'une plante peut s'accommoder de l'effacement de sa nature propre et symbolique. Et plus globalement, ce « monde paysan au XXI<sup>e</sup> siècle » ne semble plus faire grand cas des plantes messicoles, même plus en tant qu'« ennemis » séculaires ; comme si cela révélait l'avènement de leur éradication et/ou d'une totale indifférence à leur égard.

Cette abstraction de la fonction « utile » du vivant est également bien illustrée par Papy et Goldringer dans leur article *La biodiversité des champs : ressource productive pour les agricultures de demain* (2011), puisque ces auteurs espèrent en conclusion que les agriculteurs pourront « *assumer leur responsabilité dans la valorisation productive du « capital écologique » que constitue la biodiversité* ». Voilà bien quelques expressions que nous avons le plus grand mal à faire rimer avec préservation, en tous cas tel que peut l'entendre un naturaliste.

Nous sommes donc assez circonspects vis-à-vis de la frénésie actuelle visant à argumenter le bien-fondé la protection de la nature, ou plutôt de la biodiversité en fait, au regard de ses fonctions utiles pour l'homme... Les fameux services écosystémiques, qui doivent participer à la prise de conscience collective que sauver les intérêts de l'homme passe par la conservation (ou le management ?) de la biodiversité et de ses commodités. En effet, il y a quelque part une sorte de renoncement de la part des protecteurs de la nature et une soumission aux schémas de pensée, aux règles et au vocabulaire de ceux qui exploitent la nature jusqu'à sa destruction. En cela, les protecteurs se sont résolus à livrer bataille sur un terrain avant tout maîtrisé par la partie adverse. Ainsi, si le principe décrit par Sun Tzu (5<sup>e</sup> siècle avant J.C.) dans *l'Art de la guerre*, qui corréle la victoire à la maîtrise du terrain, est vrai, alors la bataille est perdue d'avance.

Puisque le plan national d'actions 2012-2017 fait entrer les plantes messicoles elles aussi dans ce champ, en proposant explicitement « de valoriser le rôle fonctionnel et les services rendus par les messicoles dans les systèmes agricoles », on peut alors s'interroger sur la portée de ce choix, au-delà de ses seuls aspects positifs. En effet,

dans un univers agricole hyper paramétré, leurs fonctions positives pour l'agro-écosystème pourraient être effectivement bien comprises et maintenues, mais quelle certitude sur la pérennité des plantes messicoles ? La nature humaine étant justement de se soustraire à la nature, on ne peut pas exclure une recherche de performance accrue dans laquelle les plantes messicoles seraient sélectionnées ou substituées par des espèces plus efficaces dans les fonctions dévolues... Ainsi, que deviendraient les moins belles, les moins nectarifères, les moins faciles à multiplier, les moins maîtrisables, etc. ? Malgré quelques initiatives positives, les mélanges d'espèces pour jachères faune sauvage ou prairies fleuries restent assez illustratifs à cet égard.

Nous avons pu remarquer la passion dont faisaient preuve celles et ceux qui s'étaient investis dans la démarche en faveur des plantes messicoles. Mais nous sommes-nous honnêtement interrogés sur les raisons intimes de cet engouement à vouloir les sauver ? Et notre réponse première pourrait-elle sincèrement être : pour leurs fonctions dans l'agro-écosystème ? Que voulons-nous vraiment préserver ? Une fonction, un patrimoine génétique, des paysages, un émerveillement, une symbolique, un sens ?

Sûrement y a-t-il plusieurs réponses à la question. Mais en tous cas, ne défendre les plantes messicoles que pour, et par, leurs fonctions utiles à l'homme nous apparaît surtout comme un pis-aller et un travestissement de la réalité, leur disparition ne semblant avoir que des conséquences minimales sur les agro-écosystèmes. A contrario, il faut les préserver pour ce qu'elles représentent d'immatériel pour l'homme. Ainsi, leur présence dans les paysages agricoles génère une source d'émerveillement, d'inspiration, d'interrogations et de réflexion certainement plus nécessaire à l'homme que toutes les fonctions qu'on s'efforce de leur attribuer. Malheureusement, ces considérations demeurent inaudibles par la majorité de nos contemporains et il convient plutôt de se renier et d'être dans l'air du temps, en espérant garder un minimum de crédit pour agir.

### **Puisqu'il faut aussi tuer les plantes messicoles pour les faire vivre...**

« La volonté croissante de « réimplanter » de la biodiversité dans les espaces périurbains et agricoles peut aussi favoriser la conservation des plantes messicoles... » (CAMBECEDES *et al.*, 2012.). Ainsi émergent un besoin de semences et un marché, pour lesquels il faut produire des graines à semer. Le plan national d'actions propose de répondre à ce besoin.

Sûrement est-ce utile, mais le fait de cultiver et de semer intentionnellement des plantes messicoles nous semble être un oxymore et une réelle atteinte à la symbolique de leur sauvagerie. Sorties des champs et cultivées ces plantes mourront, en perdant d'emblée leur qualificatif de messicoles. Elles ne seront plus qu'une matière biologique génétiquement, morphologiquement et fonctionnellement conforme, mais elles seront vidées de leur définition et de leurs sens profonds.

Ainsi, répondre à une demande sociétale de plus de nature, en introduisant les plantes messicoles dans l'espace urbain et périurbain, ne nous semble pas être un service rendu, ni aux plantes messicoles, ni à la nature, ni à ceux qui les désirent tant. En effet, planter des espèces messicoles, revient à s'interdire de composer avec l'expression naturelle de la friche potentielle d'un site (la vraie nature) et à brouiller, si ce n'est détruire, ce qui reste encore de l'image des plantes messicoles, comme marqueurs identitaires des paysages de la campagne. Aussi en introduire partout (ronds-points, délaissés routiers, espaces verts, etc.) ne participe-t-il pas à leur banalisation et à une confusion auprès d'un public qui ne les connaît que peu ou pas du tout ? Pour les instruire et les faire changer de prisme de perception, mieux vaudrait peut-être sortir nos contemporains de leur milieu que les plantes messicoles !

Jauzein (2001) critiquait ces ensemencements à vocation paysagère pour le risque de pollutions génétiques qu'ils génèrent en l'absence de certitude sur les origines des semences. Les initiatives menées dans le cadre du plan national d'actions permettront d'éviter ou d'amoinrir ce risque. Toutefois, elles n'empêcheront en rien ce que nous considérons comme un risque de pollution des esprits sur ce que sont réellement les plantes messicoles. Ce qui est tout aussi néfaste, si ce n'est pire pour leur conservation. En effet, et même si cela est faux, pour beaucoup, des plantes que l'on peut cultiver, ne peuvent pas vraiment être en danger.

Nous nous interrogeons aussi sur les murs culturels qu'il faut abattre pour espérer enrayer leur déclin (inexorable ?). Jusqu'à preuve du contraire, les plantes messicoles restent avant tout des plantes des champs, et seuls les politiques agricoles et les agriculteurs sont dépositaires de leur avenir. Leur réimplantation nous paraît être une gageure. Elle est contre nature ; contre celle des messicoles et contre celle des agriculteurs. Et pour faire un parallèle amusant, est-il venu à l'idée de quelqu'un de proposer aux bergers de relâcher eux-mêmes le loup ou l'ours ? Préserver ces espèces parlera peut-être aux paysans qui les côtoient encore et on tentera d'emporter l'adhésion de certains autres agriculteurs au moyen de mesures agro-environnementales ; puisqu'il y a un peu de blé à se faire avec les messicoles. Mais quelle est la portée à long terme de ce type de mesures, dont la pérennité repose sur des politiques et des moyens financiers fluctuants et incertains ? Et qu'en penser si les grandes dynamiques culturelles, politiques, économiques, lobbyistes, concourant à leur disparition, demeurent ?

Une plaquette sur les fleurs sauvages des moissons, élaborée par SOLAGRO (2010), disait : « *Osons la cohabitation !* ». Bel appel à la tolérance pour ces plantes championnes de la clandestinité et de la colonisation non désirée. Toutefois, quelle est la réalité ? Face à la cohabitation, nous ne pouvons globalement que constater une ségrégation géographique à différentes échelles. Une ségrégation territoriale vis-à-vis des zones où les plantes messicoles abondent encore (Causses, Luberon, Cerdagne, etc.) ; une ségrégation inter-parcellaire, avec des parcelles riches sur lesquelles des mesures sont consenties et les autres ; enfin, demain, une éventuelle ségrégation intra-parcellaire avec un cœur de parcelle traité intensivement et des bordures dédiées

à un entretien extensif favorable au cortège messicole. Cette dernière méthode laisse au moins un vrai espace d'expression naturelle à cette flore sauvage.

Si cultiver les plantes messicoles revient à les tuer symboliquement, alors nous ne pouvons pas nous exclure des rangs de leurs fossoyeurs, car nous nous sommes également amusés à en semer dans nos jardins. Quel étonnement de constater la facilité de leur culture, leur vigueur, leur capacité à nous échapper et à se ressemer là où on ne s'y attend pas. On comprend mieux que la Nielle ait été combattue et que la Nigelle de France s'en sortirait très bien sans déchaumage précoce. Là est l'enseignement ! Offrons-leur les conditions dont elles ont besoin, et elles se joueront de nous, comme elles le font depuis le début de l'agriculture.

Cultiver les plantes messicoles les sauvera peut-être biologiquement, mais cela les tuera en les dépouillant de leurs sens symboliques et en le dépréciant dans l'imaginaire collectif, ou ce qu'il en reste.

## **Conclusion**

---

L'histoire de la botanique est une histoire où se mêlent étroitement observations et spéculations diverses (scientifiques, philosophiques, poétiques). En cela, laisser les plantes messicoles disparaître ou agir pour leur sauvetage doit se nourrir à la fois de considérations éthiques, philosophiques et politiques<sup>3</sup>, bien plus que de leur utilité éventuelle.

Si nous pouvons comprendre la tentation de verser dans l'utilitarisme pour espérer agir dans le monde matérialiste actuel, il est toutefois regrettable que ces aspects éthiques soient négligés par le plan national d'actions en faveur des plantes messicoles, car ils représentent certainement leur intérêt majeur. En outre, on peut s'interroger sur la démarche de valorisation des fonctions des plantes messicoles qui pourrait leur faire courir un risque à terme ; ces plantes pouvant être substituées par d'autres plus efficaces dans les fonctions recherchées. Et il en est de même pour certaines actions de conservation (culture, implantations péri-urbaines) pouvant finalement déprécier leur identité et leur symbolique auprès d'un public ne les connaissant que peu.

Ces plantes sont donc au cœur du champ de bataille du vieux débat philosophique du rapport entre Nature et Culture, mais elles nous ramènent aussi dans l'actualité. L'homme s'est toujours efforcé d'acquérir des connaissances et de développer des techniques pour se prémunir des famines et il faut apprécier le chemin parcouru depuis le temps où il désherbaient pour espérer récolter plus de grains... Aujourd'hui, il parvient à maîtriser la cellule vivante et les céréales sont devenues des matières premières cotées en bourse. L'alliance du savoir technique et de la sphère économique a ainsi bouleversé et conditionné notre conception du monde et de la vie,

---

<sup>3</sup> Comprendre politique dans son acception relative à l'organisation et au pilotage d'une société.

qui doivent également se soumettre à l'utilité, la rentabilité et la prévisibilité.

Vouloir maintenir les plantes messicoles dans notre monde, trahit alors certainement notre goût pour l'imprévu, la spontanéité et le sauvage, ce qui échappe au contrôle. Peut-être est-ce aussi pour garder espoir et se dire que tout n'est pas paramétrable. Souhaiter cela revient aussi à avoir un esprit quelque peu « messicole », tel M. Hulot dans « Mon Oncle » de Jacques Tati (1958).

Et quitte à maintenir ces témoins de l'histoire selon des processus totalement artificiels, peut-être serait-il bon de se tourner également vers ces hectares de terres où se conjuguent la fantaisie et le sérieux, le cultivé et le sauvage (comme dans les champs originels) ; c'est-à-dire certains jardins potagers. Étant jardiniers nous-mêmes, nous utilisons avec bonheur les messicoles dans des associations végétales de nos jachères et autres massifs fleuris et avons plaisir à perpétuer leur floraison et leurs surprises au cours des saisons et des années.

Enfin et malgré tout, si les plantes messicoles et leur poésie sont amenées à disparaître, alors il est peut-être bon de réécouter, jusqu'à la fin, « *Quand il est mort le poète* » de Gilbert Bécaud (1965) ou de chanter avec Jauzein (2011) sa très belle réécriture de « *Que reste-t-il de nos amours* » de Charles Trenet.

---

## Remerciements

À Liliane PESSOTTO et Antoine CHAPUIS pour leur relecture et leur regard critique.

---

## Bibliographie

ABOU CAYA A., JAUZEIN P., VINCIGUERRA L. & VIREVAIRE M., 2000. *Plan national d'action pour la conservation des plantes messicoles : rapport final*, 46 p.

CAMBECEDES J., LARGIER G. & LOMBARD A., 2012. *Plan national d'actions en faveur des plantes messicoles*. Conservatoire botanique national des Pyrénées et de Midi-Pyrénées – Fédération des Conservatoires botaniques nationaux – Ministère de l'Écologie, du Développement durable et de l'Énergie. 242 p.

BARON Y., 1993. Les messicoles ou la double exclusion. Actes du colloque « Faut-il sauver les mauvaises herbes », Gap, 9 au 12 juin 1993 : 231-233.

CHAUVEL B. & GASQUEZ J., 1993. Le coquelicot est-il le symbole du naturel. Poster. Actes du colloque « Faut-il sauver les mauvaises herbes », Gap, 9 au 12 juin 1993 : 237-238.

COMMISSARIAT GENERAL AU DEVELOPPEMENT DURABLE (MEDDE/CGDD) / DUBOIS G., 2012. Le point sur Les « infrastructures agro-écologiques » : état des lieux dans les communes françaises. Le Point sur n°145, octobre 2012.

COUBES L. & SOUBRIER R., 1998. L'adieu aux messicoles. *Bull. Soc. Sc. Nat. Tarn-et-Garonne*, Tome **24** : 22-26.

De la Tour C., 1858. *Le langage des fleurs*. Septième édition. Garnier frères, libraires-éditeurs. 305 p.

JAUZEIN P., 2001. *L'appauvrissement floristique des champs cultivés* - Dossier de l'environnement de l'INRA, 21 : 65-78.

JAUZEIN P., 2011. *Flore des champs cultivés*. Éditions Quæ. 2<sup>e</sup> éd. (1<sup>re</sup> éd. 1995), 898 p.

LEMONNIER S. *in* Réseau Messicoles, 2009. Fiche connaissance n°5 : Des « mauvaises herbes » pas si mauvaises. Les messicoles, des ressources à valoriser ? *in Des mauvaises herbes aux messicoles, prendre en compte la biodiversité dans les cultures*. Collection des fiches ressources.

MAZOYER M. (Dir.), 2002. *Larousse agricole. Le monde paysan au XXIe siècle*. Larousse. 767 p.

SAATKAMP A. *in* Réseau Messicoles, 2009. Fiche connaissance n°4 : Des « mauvaises herbes » pas si mauvaises. Les services écologiques rendus par les messicoles. *in Des mauvaises herbes aux messicoles, prendre en compte la biodiversité dans les cultures*. Collection des fiches ressources.

SUN TZU (5<sup>e</sup> siècle avant J.C.). *L'Art de la guerre*.